

LA VIE PARISIENNE



Le Général Hiver



ÉCUSSON À DÉCOUPER

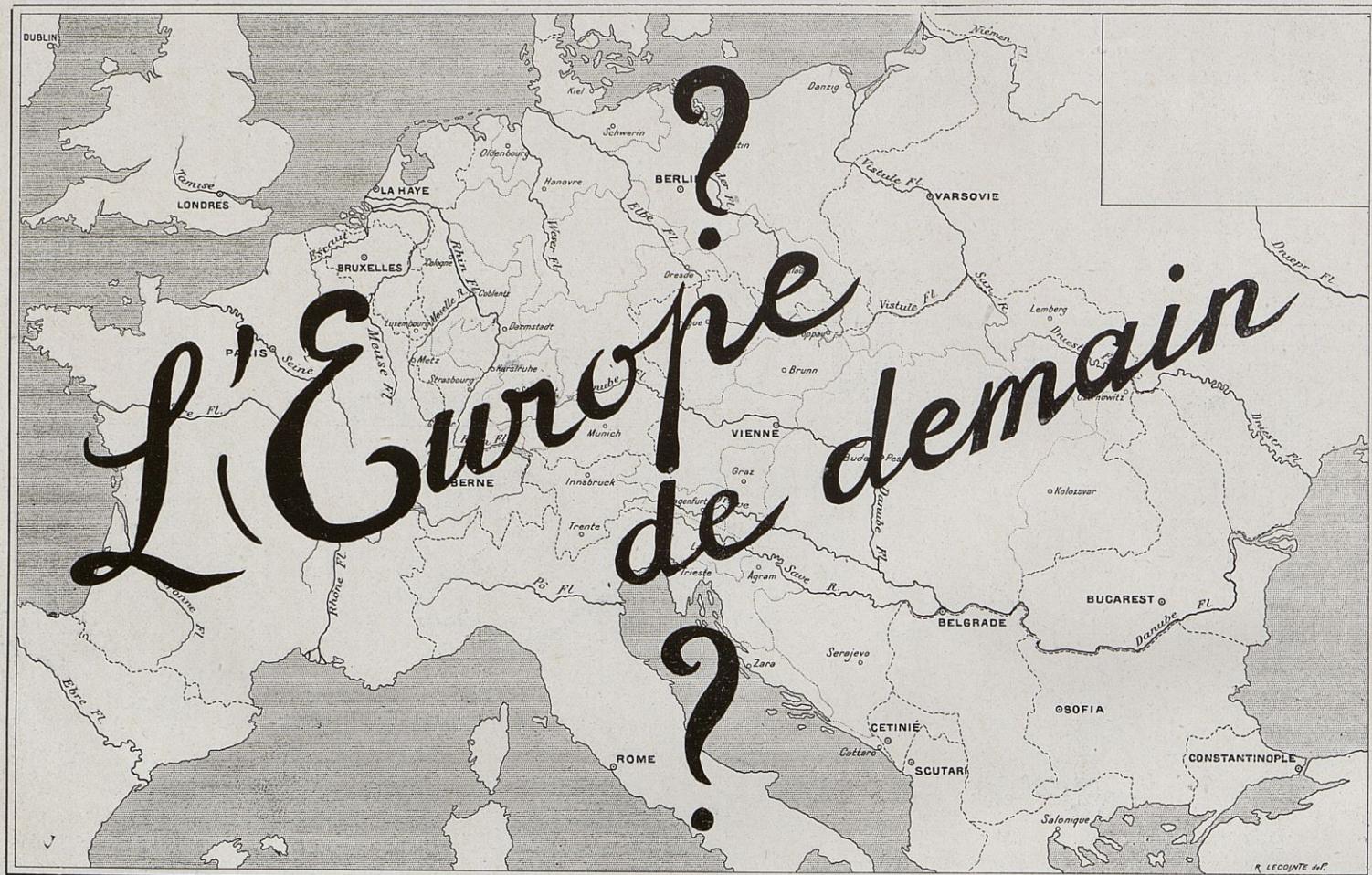
et à coller sur la carte d'Europe dans la case réservée à cet effet.

Le Concours de "La Vie Parisienne" QUELLE SERA LA CARTE DE L'EUROPE DE DEMAIN? **10.000 francs de Prix, dont 5.000 fr. en Espèces**

1^{er} PRIX : 2.000 FRANCS EN ESPÈCES

En prévision de l'intérêt passionné qu'exciterait notre concours nous avions fait considérablement augmenter le tirage des deux derniers numéros de *La Vie Parisienne*; mais le succès a dépassé nos espérances et nous avons dû faire un tirage supplémentaire de ces numéros, qui renferment, en encartage, notre carte-concours.

Toutes les personnes qui n'ont pu se procurer cette carte et qui désirent concourir n'ont par conséquent qu'à nous en adresser la demande en y joignant 60 centimes en timbres-poste : elles recevront satisfaction par retour du courrier.



Rappelons que **tout le monde** est admis à prendre part à notre concours, dont l'exécution est **très facile** et que chaque concurrent est libre d'envoyer **un nombre illimité de solutions**. Le règlement clair et complet du concours se trouve imprimé au verso de la Carte d'Europe publiée par *La Vie Parisienne* et sur laquelle il s'agit tout simplement de tracer les nouvelles frontières politiques qui résulteront de l'issue de la guerre.

LE CONCOURS SERA CLOS LE 15 FÉVRIER PROCHAÎN

LA VILLE DE PARIS

On se rappelle sans doute que la Ville de Paris devait émettre au mois d'octobre un emprunt de 221 millions, deuxième tranche de l'emprunt des grands travaux.

Les événements qui sont survenus ont empêché l'émission de l'emprunt. En même temps, la ville s'est trouvée en face de dépenses nouvelles imposées par la situation, telles que l'allocation de secours de chômage. D'autre part, certaines de ses recettes ont été profondément affectées par l'état de guerre, l'octroi par exemple.

C'est dans ces conditions que la Ville de Paris s'est vue forcée de demander à porter à 120 millions le chiffre des bons de la Caisse municipale que chaque loi de finances l'autorise

à mettre en circulation jusqu'à concurrence de 40 millions, pour les besoins de sa trésorerie.

Cette demande si légitime a été accueillie par un décret du 7 novembre dernier.

Un nouveau décret, en date du 15 décembre, élève le chiffre de l'émission à 140 millions afin de permettre à la Ville de venir en aide aux communes de la banlieue, dont les finances se ressentent des effets de l'état de guerre et qui éprouveraient peut-être quelque peine à négocier des bons municipaux : la Ville de Paris prêtera en quelque sorte son crédit à ces communes, en souscrivant les bons qu'elles émettront; elle servira d'intermédiaire entre elle et le public, jouant ainsi un rôle analogue à celui du Crédit Foncier, qui s'interpose entre les emprunteurs hypothécaires et les capitalistes, au grand avantage des uns et des autres.

Les bons municipaux de la Ville de Paris

sont offerts au public à partir du 28 décembre. Ces bons, de 100, 500, 1.000, 10 000, 100.000 francs et 1 million, au gré des souscripteurs, et à échéance d'un an de leur date, seront délivrés immédiatement aux souscripteurs en échange de leur versement. Ils porteront un intérêt de 5,50 %, net de toutes charges et impôts, payable avec le capital. De plus, ils conféreront aux porteurs un privilège de souscription aux emprunts municipaux qui seraient émis avant leur échéance.

Comme on le voit, cette émission s'adresse à la petite épargne aussi bien qu'aux gros capitalistes, aux personnes qui cherchent un placement avantageux aussi bien qu'à celles qui veulent seulement faire un emploi temporaire de leurs disponibilités. Aussi nous ne doutons pas que l'émission n'ait un très grand succès et que la souscription ne soit rapidement couverte.

ON DIT... ON DIT...



Notre Joffre.

Le général Joffre mène au grand quartier général l'existence la plus strictement méthodique qu'on puisse imaginer : un de ses officiers d'ordonnance récemment revenu du front nous a donné sur lui des détails intéressants.

D'abord, le généralissime n'écrit jamais ni ses ordres, ni ses lettres, sauf parfois un court et affectueux billet à sa femme ou à sa sœur. De temps en temps, un de ses secrétaires « dactylographie » à ses amis qu'il est, selon la formule, en bonne santé ; mais jamais il n'indique où il se trouve. Il observe, en bon soldat, la sévère consigne qu'il a imposée à ses subordonnés. Il ne fume jamais et ne boit que de l'eau rouge. Sa nourriture est extrêmement frugale.

Enfin, détail pittoresque, il n'a pas lu un journal depuis le début des hostilités !



Thémis en pantalon rouge.

Savez-vous quel est actuellement le plus parisien des magistrats ? C'est le colonel Go.in, qui préside, avec tant de distinction, les débats du troisième Conseil de guerre. Son audience est toujours suivie avec intérêt, par un public attentif auquel se mêle même parfois des auditrices élégantes.

Plein de bonhomie et de droiture, le colonel Go.in rend l'audience vivante. Il fait pleurer les plus endurcis et sourire les plus moroses. Par ces temps de guerre, cela remonte un peu le moral !

L'autre jour, par hasard, M. Aristide Briand assistait aux débats et fut émerveillé.

— Ce « bougre-là » (*sic*) est sublime ! déclara-t-il. Après la guerre, il faudra le nommer président d'une chambre correctionnelle...

Ce sera alors le cas où jamais de dire « cedant arma togae » !



Professeurs bénévoles.

A Nice, dans sa villa *la Cina*, M. Louis Brind qui travaillait à son nouvel ouvrage, destiné comme toujours à la *Revue des Deux-Mondes*, se désolait de ne pouvoir plus, à cause de son âge, servir son pays comme soldat. Se rappelant qu'il avait été professeur à Alger, il se mit à la disposition du proviseur qui le nomma professeur de rhétorique au lycée.

Mais les jeunes Niçois ne sont pas faciles à mener ! Ils surnommèrent aussitôt leur nouveau professeur l'*Académicien*, et lui firent un tel chahut que M. Louis Brind se démit aussitôt de ses fonctions.

C'est encore un homme de lettres qui enseigne le rudiment aux tout jeunes élèves du même lycée, mais M. Alfred Martir, Niçois lui-même, sait mieux que M. Louis Brind réprimer les mutineries des jeunes potaches. Au besoin, il les eng... en patois niçois, qui est très expressif et fort riche en invectives. Ce détail n'a pas tardé à rendre populaire le spirituel écrivain.



En service commandé.

Le Palais de Justice fonctionne tant bien que mal, et, malgré les circonstances, on plaide un peu...

Ces jours derniers, à la 4^e chambre du Tribunal, un jeune avocat demandait, dans une affaire de divorce une remise *sine die*.

— Pour qui ? interroge le Président.

— Pour M^e Viviani, répond l'avocat.

— Il est donc mobilisé ? poursuit le Président qui n'a pas bien saisi le nom.

— Monsieur le Président, M^e Viviani est retenu par un service public.

— ...national ! réplique le magistrat pour réparer son erreur.

Et il accorde, sans difficulté, la remise.



Le « communiqué » de 15 heures.

Jeudi dernier, à quatre heures de l'après-midi, accompagné de son « confrère » Félix D.ori (actuellement secrétaire général civil de la Présidence de la République), M. Raymond Poincaré remontait l'avenue des Champs-Élysées à pied. Des camelots hurlaient les journaux du soir : M. Poincaré acheta une feuille, et le camelot, ne le reconnaissant pas, lui indiqua, obligamment :

— Tenez, mon prince, à la première page, quatrième colonne, lisez le communiqué.

Et, confidentiellement :

— Lisez-le vite, vous verrez qu'il est bon !

M. Poincaré sourit et, docilement, lut :

« *De la Somme à l'Aisne, nous avons gagné 500 mètres ; cinq contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées...* »



M. de Schœn enlève ses meubles.

L'autre soir, une tapissière stationnait devant l'ambassade d'Allemagne. Quelques déménageurs chargeaient sur la voiture des meubles. Passe un gavroche :

— Dis donc, s'écrie-t-il en s'adressant à un des déménageurs, ton locataire ne bénéficie donc pas du moratorium ?



La demoiselle de compagnie.

« *Pas de femmes ! Pas de femmes !* » comme on chante dans le *Petit Duc*. Telle est la consigne impitoyable sur tout le front ! Il faut en prendre son parti : nos soldats s'y résignent avec la même bonne humeur qu'ils apportent au combat. On nous rapporte que dans les tranchées, près d'Arras, des sous-officiers se sont fait envoyer d'Amiens, pour leurs étrennes, une magnifique poupée, pomponnée, fanfreluchée à la dernière mode. Ils l'ont installée sous une hutte de branchage ; ils la cajolent, ils lui font la cour ; bref, ils s'en amusent comme de grands gosses, de grands gosses héroïques. Et tour à tour, quand ils reviennent du feu, noirs de poudre et de boue, ils ont le droit de dormir auprès de la marionnette aux cheveux blonds et à la bouche en cœur. Bonnes nuits, messieurs, et ayez de jolis rêves !



Un miracle de la mobilisation.

Depuis la mobilisation, nous n'avions pas eu le plaisir d'apercevoir sur les marches de l'église Saint-Honoré d'Eylau, un pauvre infirme, se traînant avec peine sur ses béquilles.

— Qu'est donc devenu ce pauvre Vandamme ? s'inquiéta un de nos amis... Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur... ?

— Rassurez-vous, mon bon monsieur, répondit un collègue du mendigot : il est mobilisé, dans les services auxiliaires, à la 12^e Section des Commis et Ouvriers d'administration militaire, à Limoges.

Quelle désillusion ! Vandamme n'était qu'un simulateur !... Mais, après tout, tant mieux !



Les dangers de la guerre.

Les jeunes filles du monde s'occupent de leur mieux ; elles tricotent, elles soignent les blessés ; certaines se dévouent à « promener » à travers Paris les soldats convalescents.

L'autre jour, nous avons rencontré deux charmantes jeunes filles, M^{me} de M. et son amie M^{me} de Saint-Aubin, qui « promenaient » ainsi une demi-douzaine de turcos ; ceux-ci, soudain manifestèrent le désir de visiter les Halles, et, dociles, ces demoiselles, quoique un peu effarouchées, les y conduisirent. On visita les divers pavillons, puis quelques cabarets, puis les établissements genre Fradin.

Et de là les Turcos, dont la curiosité était insatiable, voulaient aller à Montmartre ! Mais ces demoiselles invoquèrent la fatigue et la partie fut remise... au lendemain,

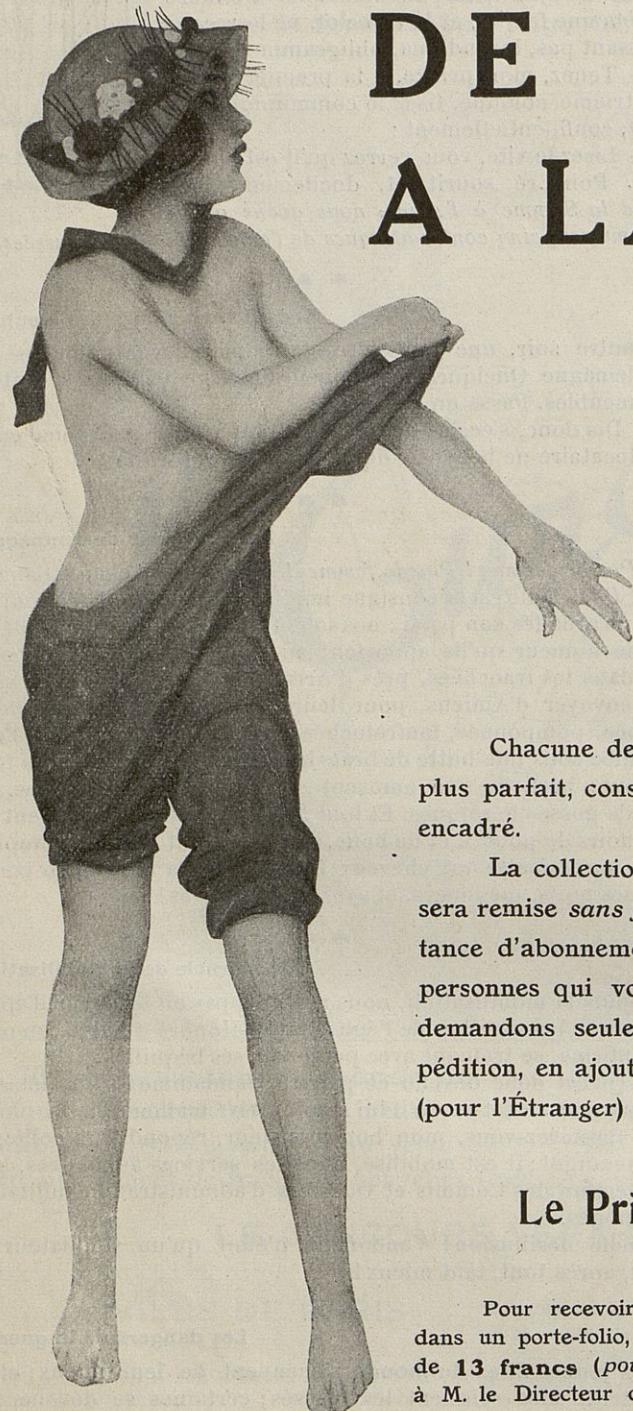
Que ne ferait-on pas pour l'amour de la patrie !

Le Cadeau offert par la "Vie Parisienne" à ses abonnés

Beaucoup de nos lecteurs nous ont fait observer qu'en limitant au 31 décembre le bénéfice de la prime offerte à nos nouveaux abonnés ou réabonnés, nous en privions ceux qui habitent des pays éloignés. En conséquence, nous prolongeons jusqu'au 15 février la distribution de notre prime.

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement d'un an ou de six mois, avant le 15 février 1914, recevront en cadeau l'album intitulé :

DE LA BRUNE A LA BLONDE



Magnifique collection
de 16 ESTAMPES ARTISTIQUES
par
Raphaël KIRCHNER

tirées en couleurs avec le plus grand luxe sur très beau papier fort à marges, et renfermées dans un élégant porte-folio

Chacune de ces estampes, gravée, aquarellée et imprimée avec le soin le plus parfait, constitue un petit chef-d'œuvre d'art et de typographie, digne d'être encadré.

La collection des seize estampes renfermée dans un très élégant porte-folio sera remise *sans frais* aux personnes qui viendront elles-mêmes régler leur quittance d'abonnement aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris. Aux personnes qui voudront que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

Pour recevoir franco *sans s'abonner*, cette collection de 16 estampes, renfermées dans un porte-folio, fabriqué spécialement, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de **13 francs** (pour la France) ou de **13 fr. 50** (pour les Pays de l'Union postale) à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris.

SOINS D'HYGIÈNE Bains, ts l. jours, M^{me} ROBERT,
14, rue Gaillon, 3^e ét. (Opéra).

N^elle Installation Soins d'hygiène (face gare Est),
6, r. de Strasbourg, 3^e s. entresol.

HYGIÈNE et BEAUTÉ 7, rue Miromesnil,
2^e esc. Entr. (1 à 6 h.)

MADELEINE MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE. Maison
de 1^{re} ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

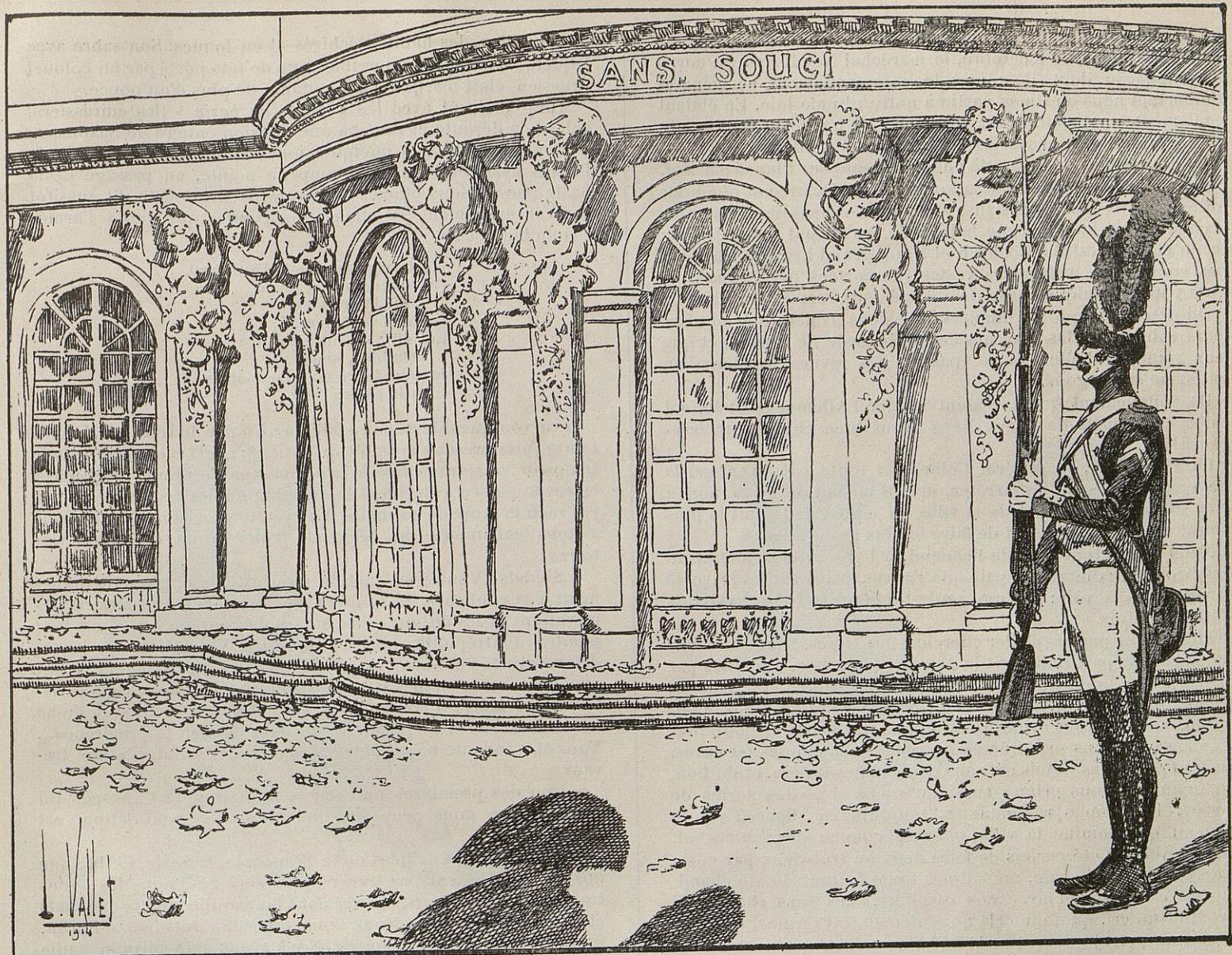
Soins d'Hygiène MANUC. PÉDIC. M^{me} HENRY,
11, rue Lévis (Villiers).

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hy-
giène, 13, rue de la Tour-des-
Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

Soins Hygiéniques M^{me} de SAMOS, 92, boulevard
Péreire. 2 à 7 h. (métro Péreire)

Miss FLORRY Améric. Manuc. Nouvelle et
élégante installation. English
spoken, Se habla espana. 6, r. Caumartin (Madeleine) 10 à 7

Le COURRIER de la PRESSE
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)



LETTRES DE SOLDATS^(*)



Le capitaine BARTHELEMY, du 3^e d'Houzards, à JULIE DE PREVALLET, en son hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Berlin, 20 novembre 1806.

Belle et inconstante Julie, vous m'avez fait promettre de vous tenir au courant de nos travaux; votre oreille délicate, faite pour s'enivrer de la voix de M. Garat, veut entendre l'écho du canon. Elle vous charme ne vous rend pas insensible à la trompette de la Renommée.

Que de fois dans mes nuits de bivouac, me souvenant des jours joyeux du Directoire, je vous revois, sur le chemin de Boulogne, dans un cabriolet qu'un coursier anglais, plus rapide que le vent, emporte vers Bagatelle, séjour de la folie! Là ce ne sont que chars à un ou deux chevaux, volant parmi des nuages de poussière. Mille lampions suspendus aux arbres ont transformé le parc en jardin d'Armide. Quel coup d'œil! C'était là l'Olympe: là, pendant que soupiraient les flûtes des concerts, Garchi distribuait l'ambroisie; là, dans l'éclat de vos seize printemps, vous étiez déesse parmi les déesses.

Maintenant, belle Julie, votre hôtel de la Chaussée d'Antin

est devenu le rendez-vous de tout ce que Paris compte de célébrités. Dans un intérieur, qu'aurait envie Aspasie, votre beauté trône, et courbe sous son joug tout ce qui a un nom dans la capitale du monde. Millevoye, Dorat-Cubières, Dussault, La Harpe, Choiseul-Gouffier et tant d'autres sont à vos pieds. Vous souviendrez-vous du petit sous-lieutenant d'huzards que vous aviez bien voulu remarquer autrefois à Tivoli? Vous souviendrez-vous que votre sensibilité fut touchée des ravages qu'avait causés votre beauté, et que vous fîtes promettre à ce jeune disciple de Mars de vous écrire et de vous parler de la vie des camps dont vous raffoliez? J'obéis. Qu'Apollon guide ma plume pour que Vénus s'intéresse au jeu de Mars!

Je commence, puisse les dieux m'assister!

Le deuxième bulletin de la grande armée vous aura appris que: «La cavalerie française a prouvé à Iéna qu'elle n'avait plus d'égale.»

Vous savez que, nommé capitaine dans mon cher régiment, le 3^e d'huzards, après Austerlitz, j'ai successivement cantonné à Salzbourg en Carinthie, à Mindelheim, Wolfsch, Kaufbeuren, Alschausen et enfin à Memmingen. C'est dans cette dernière garnison qu'au commencement de septembre le régiment reçut l'ordre de couper la queue et les tresses; cela nous désolait, et malgré tous les raisonnements des officiers nous disant qu'on allait probablement faire campagne et que cela serait plus propre et plus commode, l'ordre ne fut pas exécuté. Nous gardâmes nos cadenettes.

On nous avait d'abord dit que nous partions pour un Congrès

(*) Suite. Voir le N° 2 de *La Vie Parisienne*.

où l'Empereur devait rencontrer le roi de Prusse et l'empereur de Russie; mais, le 8 octobre, le maréchal Ney forma un corps d'avant-garde dont il donna le commandement au général Colbert, et nous en fîmes partie à notre grande joie. En étaient également, un bataillon de voltigeurs et un de grenadiers du 25^e léger, le 10^e de chasseurs et six pièces d'artillerie.

Nous partîmes de Bayreuth nous dirigeant sur Planen par Hof.

Nous apprîmes alors que la guerre était déclarée et que nous allions battre les Prussiens. Ceux-ci ne pensaient pas une seconde, avec leur morgue habituelle, qu'on put leur résister; ils en étaient restés à Rosbach et à leur grand Fritz, et n'avaient pas voulu voir, malgré les vestes remportées par Brunswick, qu'il y avait quelque chose de changé dans l'armée française.

On nous a dit que les officiers prussiens avaient été aiguiseur leurs sabres sur les marches de l'ambassade de France, et que leur reine, la belle Louise, passait des revues revêtue d'un uniforme de dragons.

Ils annonçaient qu'ils allaient venger l'Allemagne et étaient partis couronnés de fleurs. Nous avons bien châtié leur arrogance!

Le 13 au soir, le général Colbert et toute son avant-garde traverse Roda sans s'y arrêter, arrive au milieu de la nuit à Iéna et campe en avant de la ville, au milieu de la nuit la plus noire, avec l'ordre absolu de faire le plus grand silence.

Nous étions tout près de l'ennemi; à l'obscurité s'ajoutait un des brouillards les plus épais que j'ai vus. Nous avions traversé la ville sans la voir; pas une seule lumière; tous les habitants s'étaient enfuis.

Enfin il fut permis d'aller chercher des vivres. Vingt hommes par escadron partirent dans le plus grand silence, surveillés par des officiers pour que tout se passât en ordre. Les maisons étaient abandonnées, mais nous y trouvâmes ce qu'il nous fallait et plus encore! Nous avions pris des bougies dans des boutiques d'épicier et nous explorâmes soigneusement toutes les caves, surtout celles des hôtels où nous dénichâmes du vin, et du bon, en quantité. Nous prîmes aussi du sucre et toutes sortes de vivres; bref, nous remontâmes, toujours en silence, sur le plateau qui domine la ville, chargés comme des mullets, et, comme il avait été permis de faire deux ou trois feux par compagnie et par escadron, nous fîmes toute la nuit du vin chaud, buvant et trinquant avec nos cavaliers, mais sans chanter ni proférer un cri, quoique cela nous démangeât ferme.

Au tout petit jour, ou plutôt à l'heure du petit jour, car on n'y voyait goutte, nous entendîmes le canon. C'était les Prussiens, qui, nous ayant enfin éventés pensaient nous réveiller. Toute l'armée se porta en avant sans y voir à trois pas devant soi. « On va leur porter du vin chaud, dit un de mes cavaliers : cela les calmera! »

Le maréchal, qui avait rejoint le général Colbert, nous fit placer entre Vierzehn-Heiligen et Krippendorf, l'infanterie à droite et à gauche, le 3^e d'huzards et le 10^e de chasseurs, en arrière, en colonne par escadron. Vers dix heures le brouillard se dissipa tout d'un coup, et nous vîmes toute l'armée prussienne en bataille, et vraiment d'un bel aspect, mais qui ne nous en imposa pas.

A notre droite nous entendîmes la canonnade et dans les intervalles des coups de canon, toutes les musiques de la garde et de l'infanterie, qui jouaient comme à la parade des Tuilleries.

Une masse énorme de cavalerie fonça sur nos grenadiers et nos voltigeurs, tandis que l'artillerie prussienne faisait un feu d'enfer.

Le maréchal donna l'ordre, au général Colbert, de prendre ses deux régiments de cavalerie et d'enlever ces pièces d'artillerie qui le gênaient beaucoup.

Le 10^e de chasseurs part en colonne d'escadrons, sabre les canonniers et prend treize canons. Mais désuni par sa charge et par son succès, chargé à son tour par les cuirassiers de Henkel, les dragons de Priwitz et les dragons Saxons, il allait être ramené...

Le 3^e d'huzards, mon escadron en tête, fait une conversion à droite par escadron, et se précipite sur le flanc des Prussiens qu'il sabre et met en fuite.

Le général Colbert, qui chargeait à côté de moi, avait eu le genou effleuré par un éclat de bombe qui lui avait emporté tout le haut de la botte. Il était revenu de la mêlée, couvert de sang,

de poussière, les habits déchirés et en loques. Son sabre avec lequel il avait paré un terrible coup de tête porté par un colonel prussien, était marqué d'une entaille de plus d'un pouce.

Murat arrivant avec les « *gilets de bazin* » (les cuirassiers)acheva la déroute et ramena une division entière de Saxons.

Nous apprîmes que quelques jours avant, le prince Louis de Prusse avait été tué d'un coup de pointe, au passage de la Saale par un sous-officier de huzards; un louslic fit aussitôt sur cet événement la chanson suivante, que toute l'armée chanta bientôt :

C'est le prince Louis-Ferdinand,
Qui se croyait un géant,
Ah! l'imprudent!
Un houssard, bon là!
Lui dit : « N'allez pas si vite
Ou bien, sinon ça,
Je vous lance un mort subite
A la papa » (*bis*).

Je ne vous raconterai pas parle menu notre marche sur Magdebourg, pris presque aussitôt qu'assiégé; car il me reste juste le temps de vous transcrire la proclamation de l'Empereur, après la revue passée à Berlin et la distribution des récompenses, où j'ai reçu la croix de sa main. Voici cette proclamation qui nous a tous enflammés du désir de voler à de nouvelles victoires :

« Soldats! Vous avez justifié mon attente et répondue dignement à la confiance du peuple Français; vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intégrité dans les combats. Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur et de la gloire du grand peuple. Tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne saura vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie; je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence... Vous êtes tous de bons soldats. Voici les résultats de nos travaux :

« Une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie.

« Les forêts, les défilées de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du Roi de Prusse, six cents pièces de canon, trois forteresses, plus 20 généraux.

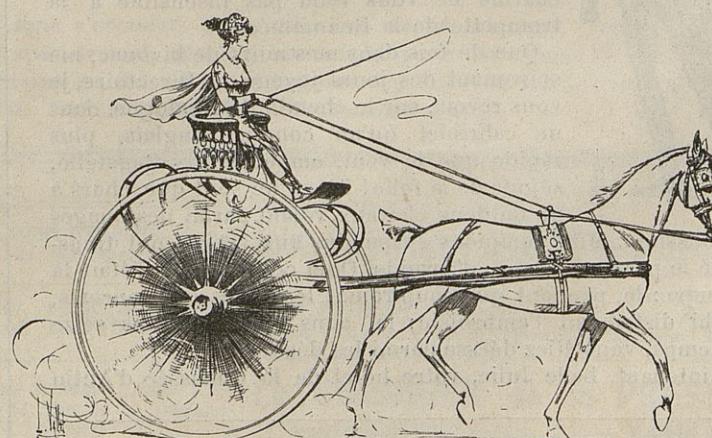
« Cependant près de la moitié de vous regrette de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

« Soldats, je ne puis mieux vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous qu'en vous disant que je porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

Je termine ici cette longue lettre qu'un officier envoyé par le général à Paris, vous fera parvenir.

Quelle joie pour moi, quelle récompense à mes peines, si je pouvais savoir que vous avez dagné y jeter un regard de ces beaux yeux qui m'ont ravi mon cœur pour toujours!

BARTHÉLEMY.





LES RÊVES D'UNE NUIT DE BIVOUAC



L'EMPEREUR NAPOLÉON, à Son Excellence le MARÉCHAL AUGEREAU, à Lyon.

Paris, 21 février 1814.

Mon cousin, le ministre de la Guerre, m'a mis sous les yeux la lettre que vous lui avez écrite le 16. Cette lettre m'a vivement peiné. Quoi! six heures après avoir reçu les premières troupes venant d'Espagne vous n'étiez pas déjà en campagne! Six heures de repos leur suffisaient. J'ai remporté le combat de Nangis avec la brigade de dragons venant d'Espagne, qui, de Bayonne, n'avait pas encore débridé. Les six bataillons de la division de Nîmes manquent, dites-vous, d'habillement et d'équipements et sont sans instruction : quelle pauvre raison me donnez-vous là, Augereau! J'ai détruit 80.000 ennemis avec des bataillons composés de conscrits n'ayant pas de gibernes et étant mal habillés...

Les gardes nationaux, dites-vous, sont pitoyables : j'en ai ici 4.000 venant d'Angers et de Bretagne en chapeaux ronds, sans gibernes et avec des sabots, mais ayant de bons fusils: j'en ai tiré bon parti. Il n'y a pas d'argent, continuez-vous : et d'où espérez-vous tirer de l'argent? Vous ne pourrez en avoir que quand nous aurons arraché nos recettes des mains de l'ennemi.

Vous manquez d'attelages : prenez-en partout. Vous n'avez pas de magasins? Ceci est trop ridicule! Je vous ordonne de partir douze heures après la réception de la présente lettre pour vous mettre en campagne. Si vous êtes toujours l'Augereau de Castiglione, gardez le commandement. Si vos soixante ans pèsent sur vous, quittez-le et remettez-le au plus ancien de vos officiers généraux. La patrie menacée est en danger. Elle ne peut être sauvée que par l'audace et la volonté et non par de vaines temporisations. Vous devez avoir un noyau de plus de 6.000 hommes de troupes d'élite; je n'en ai pas tant et j'ai pourtant détruit trois armées, fait 40.000 prisonniers, pris 200 pièces de canon et sauvé trois fois la capitale. L'ennemi fuit de tous côtés sur Troyes. Soyez le premier aux balles. Il n'est plus question d'agir comme dans ces derniers temps, mais il faut reprendre ses bottes et sa résolution de 93! Quand les Français verront votre panache aux avant-postes, et qu'ils vous verront vous exposer le premier aux coups de fusils vous en ferez ce que vous voudrez.

NAPOLÉON.



Le CAPITAINE DUBOIS, du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval (ex-régiment du roi), au CAPITAINE LEGROS, 2, route de Plourin, à Morlaix.

Paris, 21 mars 1815.

« Pends-toi, mon vieux camarade, nous avons combattu et tu n'y étais pas! »

Non, cher ami, cela s'est fait sans combats, l'Empereur, notre Empereur, est rentré aux Tuilleries sur les épaules de ses officiers et sans coup férir.

Si loin que tu sois de Paris, tu sais déjà que le roi est parti et que Napoléon, Napoléon le Grand, est redevenu Empereur des Français! Et voilà comment cela s'est fait, car tu n'en connais sûrement pas encore tous les détails, toi, qui là-bas au fond de la Bretagne, n'a pour toute distraction que celle de

pousser, le dimanche, ton cheval jusqu'à la plage de Primel pour y déjeuner chez notre vieil ami Poupon.

Quand tu nous quittas, à Paris, à la fin de 1814, tu souhaitais comme nous tous ce retour, sans cependant le croire si proche; tu te souviens que le 1^{er} chasseurs, chasseurs du roi, avait eu la promesse formelle de tenir garnison à Paris, *ad vitam eternam*. Mais le maréchal Soult, ministre de la guerre, avait décidé le départ de la garnison de Paris, sous prétexte d'économie, en réalité parce qu'il était offusqué de la suprématie qu'affectionnait sur ces troupes, le gouverneur de Paris.

Le régiment se mit donc en route pour Béthune, le 24 janvier; officiers et cavaliers, nous étions tous furieux de ce que nous regardions comme un affront fait à notre titre de régiment du roi. On tint, dans les chambrées, dès qu'on sut l'ordre de départ, les propos les plus violents, on y disait couramment que le soldat français avait tout perdu en perdant Napoléon, ce qui était bien vrai. Dans les quelques jours qui précédèrent notre départ, il y eut beaucoup de désertions, et, le 23 au soir, les



sous-officiers qui s'étaient donné rendez-vous au Palais-Royal, pour y faire bamboches, y causèrent pas mal de dégâts.

Nous quittâmes donc la capitale le 24 au matin pour Béthune où nous arrivâmes le 1^{er} février. Le 9 mars nous apprîmes le débarquement de l'Empereur. Le colonel, qui après avoir loyalement servi Napoléon, comme tu le sais, s'était rallié, corps et âme aux Bourbons, arriva au quartier, et trouvant tout le régiment, ou presque, descendu dans la cour, officiers et hommes très exaltés, fit sonner les quatre appels, et quand tout le monde fut réunis nous fit un petit discours, essayant de nous convaincre des bontés que le Roi avait eues pour nous et nous recommandant de nous tenir prêts à entrer en campagne, sans oser dire que ce serait pour aller combattre l'Empereur. Le soir même presque tous les officiers se réunirent aux sous-officiers pour boire à la santé de Napoléon et jurer de le seconder de tout leur pouvoir.

Le 10 au matin nous partîmes pour Arras et de là à Cambrai, où le colonel fit lire avant le départ un ordre où il disait que : « Les troupes restées fidèles au Roi étaient en marche de tous côtés et que l'Empereur, et ses vils agents, auraient le sort qu'ils méritaient » ; ordre qui fut accueilli par des murmures. Le 12 nous étions à Saint-Quentin où nous apprîmes que l'Empereur était déjà à Lyon, que les chasseurs de la garde commandés par Lefebvre-Desnoettes, marchaient sur Paris.

Au petit jour on sonna à cheval; à mi-chemin de Ham nous rencontrâmes les chasseurs de la garde, qui commandés par le général Lion, regagnaient Cambrai, l'air très abattus. Enfin, le 18 mars nous arrivâmes à Paris, et, le 19, le régiment fut rassemblé place Louis XV pour y être passé en revue par le lieutenant-général Roussel d'Urbal.

Celui-ci réunit les officiers autour de lui et nous harangua, recommença l'antienne connue et qui nous touchait peu. « Le Roi n'a jamais eu que des bontés pour vous... etc., etc. »

Il fut écouté au milieu d'un silence glacial. Mais quelques instants plus tard le colonel ayant pris à part deux d'entre nous,

M... et B... que tu as connus et qui étaient parmi les plus exaltés, et leur ayant déclaré qu'il les renvoyait à Béthune, ceux-ci protestèrent à très haute voix, ajoutant qu'ils aimeraient mieux être fusillés sur place, que de l'être à Béthune où on voulait les envoyer.

Les chasseurs commencèrent à murmurer, la foule se joignait à eux pour témoigner de son mécontentement et notre pauvre colonel que nous aimions bien et auquel nous n'avions à reprocher que son attachement à la royauté, se hâta de remonter à cheval et de faire rompre par quatre pour nous diriger sur Essonne.

Le 20 au matin, nous apprîmes la fuite du Roi escorté de cette fameuse maison militaire incapable de le défendre. On nous mit en marche sur Villeneuve-Saint-Georges pour aller à Saint-Denis. C'est à ce moment que plusieurs officiers levant leur sabre en l'air crièrent « Vive l'Empereur! ». Cri immédiatement répété avec enthousiasme par tout le régiment, y ajoutant celui de « à Fontainebleau ! à Fontainebleau ! » où était l'Empereur. Puis les trompettes sonnèrent la marche et tout le régiment prit la route de Fontainebleau.

A Pont-Thierry, on fit halte, et bientôt passèrent le 4^e d'houzards, le 6^e de lanciers et le 13^e dragons qui formaient l'avant-garde de l'Empereur. Ils nous distribuèrent des paquets de proclamations et de décrets. Un courrier qui suivait cette cavalerie à courte distance nous apprit que l'Empereur arrivait derrière lui.

En effet, une mauvaise voiture de poste escortée par de la cavalerie, passa, dans laquelle se trouvaient Napoléon et le général Bertrand.

Le régiment se remit en marche sur Ris, mais avant d'y arriver un officier d'ordonnance vint au galop nous donner l'ordre de prendre le trot pour rejoindre la voiture impériale. Le colonel sachant que presque personne n'avait entendu cet ordre nous laissa au pas, mais bientôt arriva un général qui prit le commandement et nous mit au grand trot. Nous arrivâmes à Villejuif, il était nuit noire, mais la ville nous parut toute illuminée, chaque habitant ayant allumé tout ce qu'il avait de chandelles. Tout le monde, civils et militaires criaient : « Vive l'Empereur. » Le général fit passer nos deux premiers escadrons devant la voiture, les deux autres suivaient derrière.

A la barrière, nous trouvâmes une foule énorme qui attendait l'Empereur et qui l'acclamât chaleureusement. Nous prîmes à gauche par les boulevards neufs jusqu'aux Invalides, puis nous gagnâmes le pont de la Concorde et longeant la Seine, nous entrâmes aux Tuileries par la grille qui est près du pont Royal.

La cour était remplie d'officiers de tous grades et de gardes nationaux dont les musiques jouaient : *Veillons au salut de l'Empire* et d'autres airs analogues; le général nous fit mettre en bataille face au palais. L'Empereur descendant de voiture, nous parut engrangé et très bruni, il fut en un clin d'œil entouré par les officiers qui, le soulevant sur leurs épaules, le portèrent au château au milieu d'un enthousiasme et d'une émotion indescriptible. Tous ces vieux braves qui avaient sous ses ordres affronté mille fois la mort pleuraient comme des enfants. C'était bien en effet leur père, et quel père! qu'ils retrouvaient. Une demi heure après le général Exelmans vint nous donner l'ordre d'aller occuper la caserne de la rue de Grenelle. Le colonel fit donner deux francs à chaque homme pour pouvoir subsister ce qui était réellement bien nécessaire, car nous n'avions rien mangé.

Notre pauvre colonel nous a quitté dès le 21 mars, remplacé par le colonel Simonneau. Voilà cher ami et vieux camarade une longue lettre, je pense que nous allons bientôt rentrer en campagne et ajouter de nouveaux lauriers à tous ceux que nous avons moissonnés. Peut-être nous retrouverons-nous sur quelque champ de bataille! Tous nos vœux sont comblés, le grand homme est revenu au milieu de son peuple.

Et toi, te voilà bien renseigné, tu vas avoir ton succès au Café de l'Europe et chez le père Poupon! Fais bien mes amitiés à ce brave homme chez lequel on mange si bien et crois aux sentiments éternels de ton frère d'armes, pour toi et ta charmante fille Marie.

DUBOIS,
Capitaine au 1^{er} de chasseurs.

Pour copie presque conforme :

L. VALLET.

SOUHAITS DE NOUVEL AN



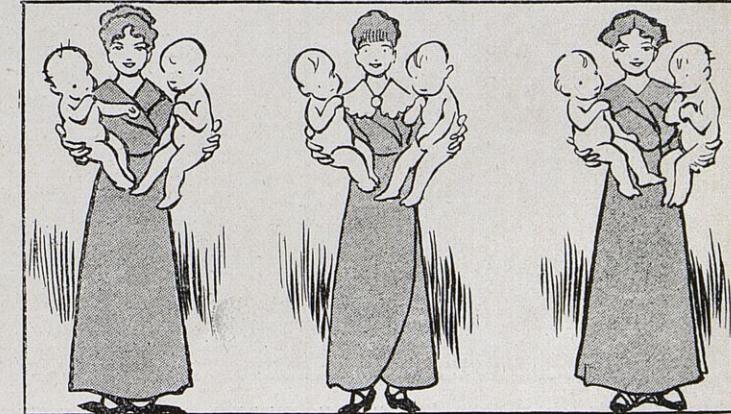
Ce que *La Vie Parisienne* souhaite de tout son cœur : que la France efface bien vite la tache de boue et de sang qui souille la carte d'Europe.



Que nos soldats célèbrent la fête de Pâques, au son joyeux des cloches de la vieille cathédrale, pavée de nos trois couleurs.



Que nos lectrices voient revenir triomphants leurs époux, leurs frères et leurs fils...



... Et qu'elles aient beaucoup d'enfants, comme on dit en terminant les contes de fées. Ainsi soit-il!

L'Album de Guerre de "La Vie Parisienne"



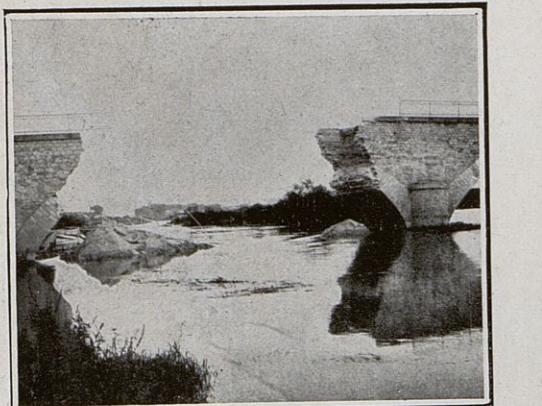
CE QUE SONT DEVENUS LES AUTOBUS PARISIENS
Une boucherie ambulante, derrière la ligne de combat, en Woëvre.



UN CAMPEMENT DE SOLDATS DANS LA WOËVRE
Dans les champs, le long d'une route, a été installé le campement d'arrière-ligne.



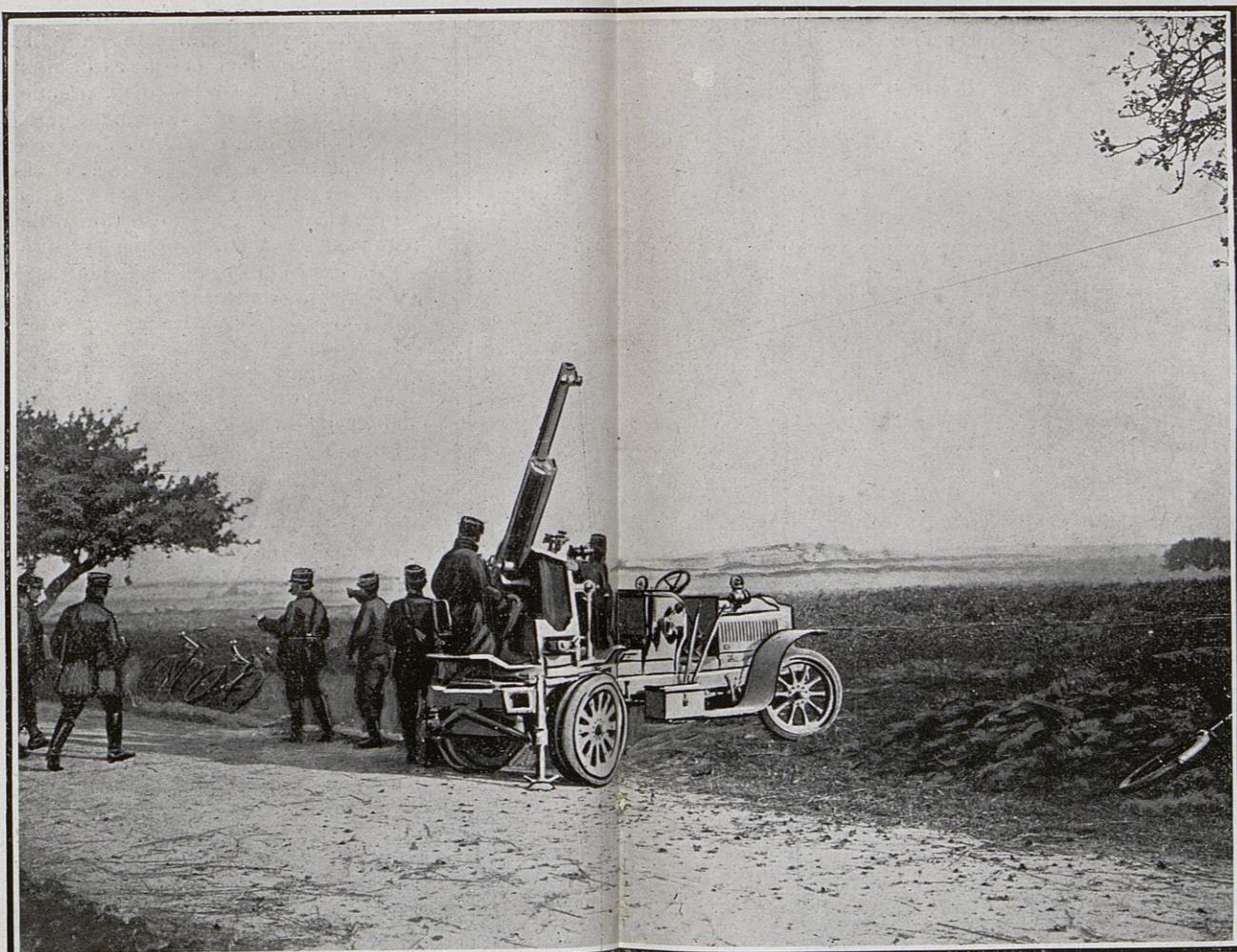
POUR ABRITER LES CHEVAUX
Comment nos soldats, architectes improvisés, construisent des écuries de campagne.



Le pont de S....-sur-Aisne
que les Allemands ont fait sauter.



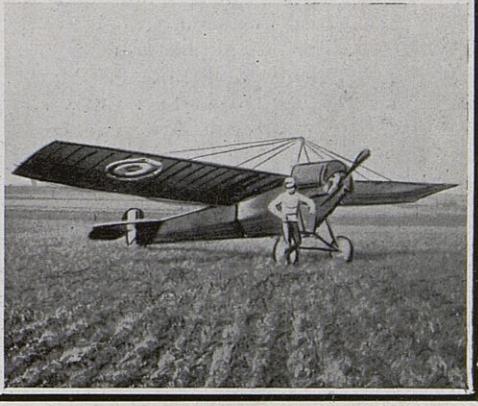
Un champ de bataille :
le sol est jonché de douilles d'obus.



EN EMBUSCADE CONTRE LES AVIONS ALLEMANDS
Une pièce de notre vaillant 75, sur affût automobile, est mise en position contre un aéronaute.



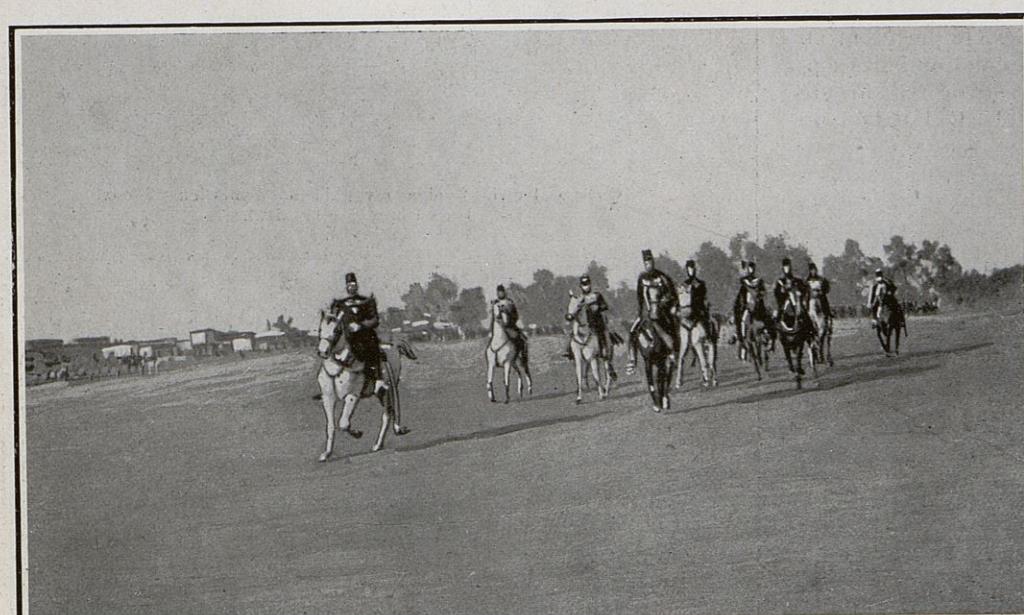
Un triste paysage : au premier plan,
la tombe d'un soldat, plus loin, des fugitifs.



Le lieutenant-aviateur Baudot sur son
monoplan REP.



LA GUERRE EN ORIENT
Les troupes égyptiennes, dans leur tenue de parade (photo prise au Caire).



LE NOUVEL ENNEMI DE L'ANGLETERRE
Le Khédive Abbas-Hilmi (instantané pris au Caire, l'année dernière).



LA CROIX ROSE

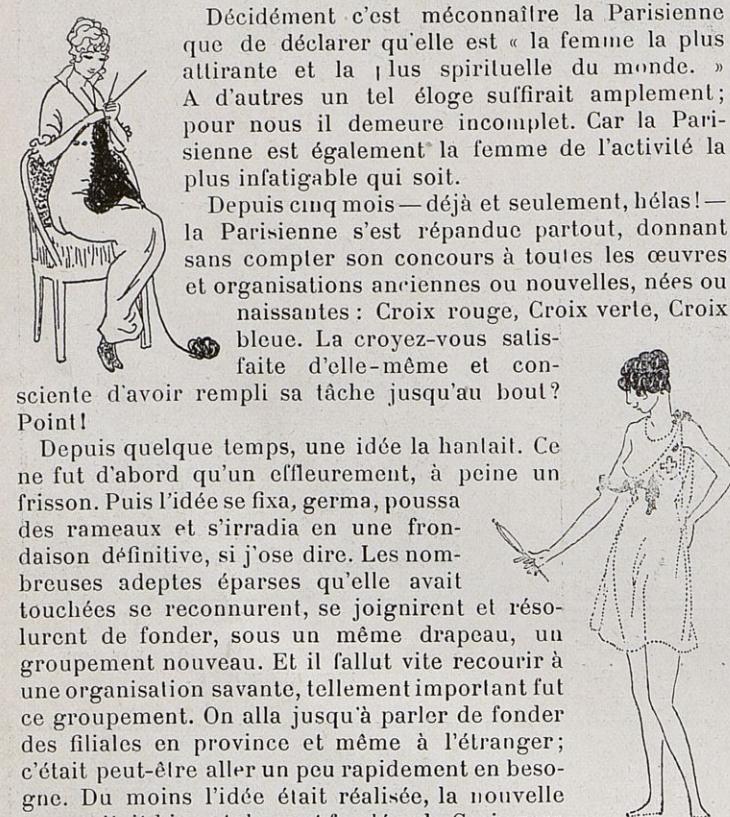
Décidément c'est méconnaître la Parisienne que de déclarer qu'elle est « la femme la plus attrayante et la plus spirituelle du monde. » A d'autres un tel éloge suffirait amplement; pour nous il demeure incomplet. Car la Parisienne est également la femme de l'activité la plus infatigable qui soit.

Depuis cinq mois—déjà et seulement, hélas!—la Parisienne s'est répandue partout, donnant sans compter son concours à toutes les œuvres et organisations anciennes ou nouvelles, nées ou naissantes : Croix rouge, Croix verte, Croix bleue. La croyez-vous satisfaite d'elle-même et consciente d'avoir rempli sa tâche jusqu'au bout? Point!

Depuis quelque temps, une idée la hantait. Ce ne fut d'abord qu'un effleurement, à peine un frisson. Puis l'idée se fixa, germa, poussa des rameaux et s'irradia en une frondaison définitive, si j'ose dire. Les nombreuses adeptes éparses qu'elle avait touchées se reconnaissent, se joignirent et résolurent de fonder, sous un même drapeau, un groupement nouveau. Et il fallut vite recourir à une organisation savante, tellement important fut ce groupement. On alla jusqu'à parler de fonder des filiales en province et même à l'étranger; c'était peut-être aller un peu rapidement en besogne. Du moins l'idée était réalisée, la nouvelle œuvre était bien et dument fondée : la Croix rose était créée.

Il y a, tout naturellement, à l'entrée de la Croix rose comme pour toute confrérie semblable, des conditions requises; et il importe de les remplir pour y avoir libre accès. La première est d'être Française et mariée, mais là : bien mariée, et sans arrière-pensée de divorce, à moins toutefois que ce ne soit dans un esprit de zèle tout particulier. Il est obligatoire également d'avoir son époux au front.

La troisième condition nécessaire pour être de la Croix rose, c'est que l'époux étant près du front, chaque sociétaire ait fait élection d'un ami, trop jeune ou trop vieux pour servir la patrie,



mais galant, prévenant et tendre, juste assez pour charmer notre cœur, sans trop l'emouvoir. Car la Croix rose n'a pas de but coupable; au contraire! Elle est une société d'assurance contre les infidélités conjugales.

Même en temps de guerre, la femme a une tête, un cœur... et le reste! La femme sans amour est isolée; et chacun sait, du reste, que nous ne sommes pas constituées pour l'isolement. Puis, sans que nous y pensions expressément, dès que cela nous manque, c'est le désarroi, un sentiment d'abandon, une angoisse affreuse. Et il faut que nous restions quietes dans l'intérêt même de nos maris : il faut que nous trompons notre faim; mais que nous ne trompons que cela!

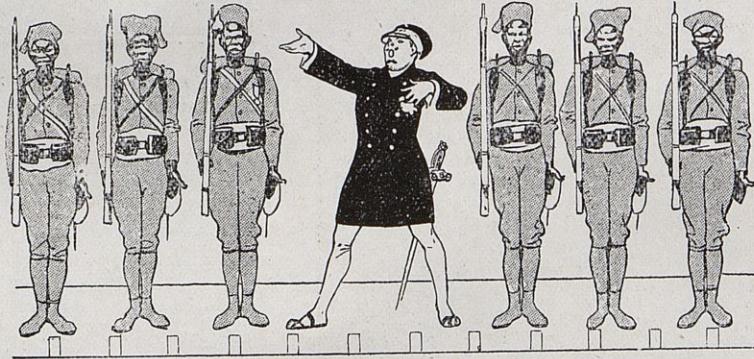
Sous peine d'être rejetée du sein de la Croix rose, comme indigne, la récipiendaire, si elle est autorisée à se laisser aimer par un ami, doit se montrer pour son époux d'une tendresse absolue. Elle doit le réconforter par une lettre quotidienne, elle doit le combler d'envois innombrables depuis le passe-montagne qu'elle aura tricoté avec passion avant cinq heures ou après sept, jusqu'à la chaussette en papier; en un mot elle doit puiser dans les innocentes distractions qu'elle prendra avec un ami la force de supporter son veuvage momentané et de soutenir en excellent état physique et moral l'époux combattant pour la défense du foyer.

Voilà qui permet d'affirmer que la Croix rose est une entreprise admirable. Je ne mets point en doute, chère lectrice, que vous ne réalisiez le plus parfaitement du monde les deux indispensables conditions exigées : un époux vaillant qui reviendra du front, le sien ceint de lauriers abondants, et un ami tendre et charmant. Hâtez-vous donc, si ce n'est déjà fait de vous inscrire parmi les dames de la Croix rose et d'en arborer l'insigne distinctif.

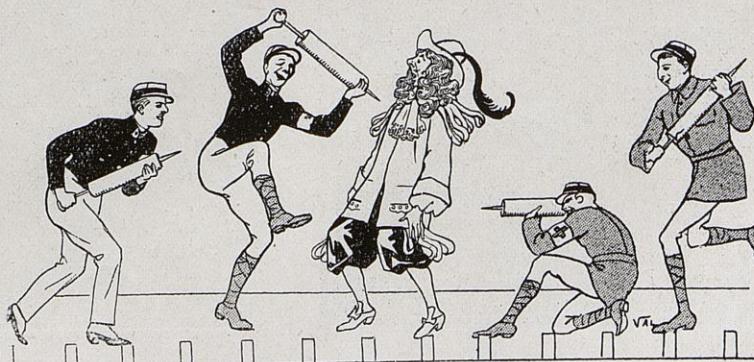
POMPON.

LES THÉATRES ROUVENT

Mais il faut mettre les pièces ou goûts du jour



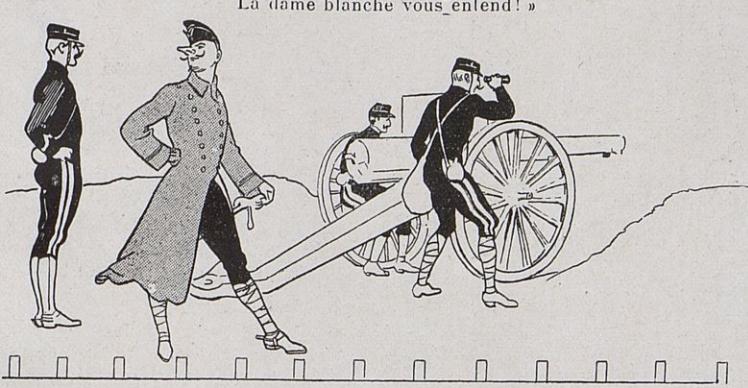
A L'OPÉRA : L'AFRICAIN
« Tournez au Nord, ou sinon le trépas! »



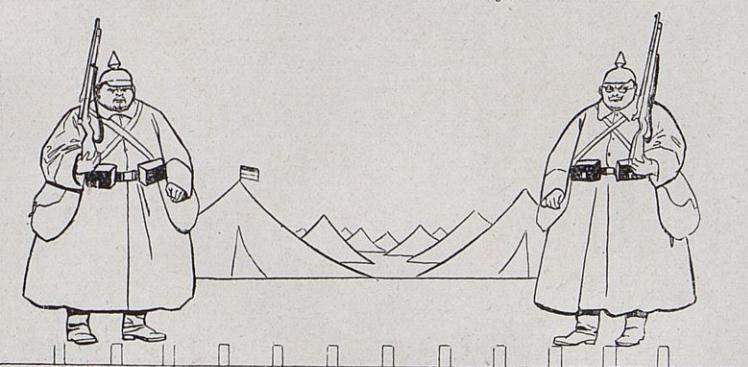
AU THÉÂTRE FRANÇAIS : M. DE POURCEAUGNAC
« Monsieur, voici un petit remède qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît! »



A L'OPÉRA-COMIQUE : LA DAME BLANCHE
« Prenez garde !
La dame blanche vous regarde.
La dame blanche vous entend ! »



A LA PORTE-SAINT-MARTIN : CYRANO
« Le canon des Gascons ne recule jamais ! »



A LA GAIETÉ-LYRIQUE : SALAMBO
« Les Barbares sont là, campés devant nos portes,
De leurs cohortes
Sait-on le nombre ? »

LE BAISER DE LA VICTOIRE

(Lettre à un Mobilisé)

Mon cheri,

Tu me demandes si je t'aime et si je pense à toi? Ecoute bien mon petit :

Chaque matin, dans mon grand lit, les yeux fermés encore, je te « regarde »... je te vois là-bas dans la tranchée. Il fait gris, il fait sale, il fait triste. Oh! je m'imagine bien, va!... C'est comme en soi, quand on n'est pas content et qu'on s'en veut... Seulement, s'il fait laid, tu m'as dit que ça ne nous empêchait pas de blaguer. Alors j'entends ton rire, ton rire que j'aime parce qu'il est vigoureux et fort et qu'il est bon comme la santé. Et puis je sais que tu es beau... tu te rappelles? Tu m'as dit un jour avec orgueil :

— Je me crois beau depuis que je t'aime.

Et de bonheur j'ai sauté à ton cou... Moi, je te crois plus beau depuis que tu te bats.

Tu souris? Tu te dis :

— Cette petite Zonzon! Est-elle devenue cocardière!

Je t'expliquerai pourquoi tout-à-l'heure, vilain méchant dont

l'ironie s'en voudrait trop de désarmer même quand je l'adore... Pour l'instant comprends bien que ta gosse t'adore. Elle t'adore avec ta figure malpropre, ton teint cuir, tes yeux durs de grognard et ton poil de sanglier sur les joues. Ah! si je pouvais aller là-bas! tu verrais comme je t'embrasserais et frotterais mon petit museau frais à ta peau rude qui sent la terre humide et le bon courage...

Je te dis tout ça très mal... Je ne sais pas bien m'expliquer, n'est-ce pas? Mais je te comprends... Je te comprends mieux surtout depuis hier... Car c'est une petite zonzon toute fière qui t'écrit, plus patriote, plus — comment dit-on? — plus consciente et qui croit avoir fait son devoir elle aussi... Je t'intrigue hein? Tu grilles de savoir?... Moi, je grille de te le dire... Alors voilà! Je figure à l'Opéra-Comique dans le ballet des Nations. J'ai débuté hier. Et sais-tu ce que je représentais? La Victoire... Oui, mon cheri, ton petit bout de femme représentait la Victoire. Et ce que j'ai eu du succès!... Mais il faut que je te raconte tout cela en détail.

D'abord je n'ai consenti à jouer que parce qu'il s'agissait d'un ouvrage patriotique. Ensuite tu penses bien que je n'ai pas voulu du tutu. D'ailleurs, pour le costume, tu peux te fier à mon tact : sobre sans être sévère, échancre sans être décolleté, diaphane mais sans transparence : juste un peu de jambe et les bras nus... Mon rôle consistait, au moment de l'apothéose, à m'avancer vers la France et les nations alliées. C'était peu; toutefois il y fallait la manière... J'avais donc longtemps répété et j'avais trouvé : ni sourire figé, ni raideur, quelque chose entre cuir et chair, très bien je t'assure... Mais, à la représentation, lorsqu'à mon entrée en scène l'orchestre a attaqué la *Marseillaise* et que j'ai entendu les enthousiasmes délirants qui la saluaient, ça m'a fait un coup... : un grand vide et brusquement le cœur qui bat, qui bat... Alors j'ai tout oublié, je me suis avancée au hasard et, à ma vue brouillée, j'ai compris que je pleurais... Du coup ce fut le triomphe! Bravos, raps, trépignements, ovations sans fin... Je n'ai jamais été aussi émue... Si, une autre fois, mais je ne te le dirai pas... Il y a bien cette petite rosse de Chopette qui, mécontente de figurer le Monte-negro, me glissa à l'oreille :

— Ne t'en fais pas, va! Tout ça n'est pas pour toi.

Mais c'était de la jalouse. Je l'ai méprisée sans rien dire. Et puis j'étais si troublée, j'éprouvais un tel bonheur!... Bien sûr que ce n'était pas pour moi; mais c'était mieux, ça me dépassait!

C'est du moins ce qu'a déclaré un attaché aux Beaux-Arts. Car j'ai été félicitée officiellement. Je me remettais à peine de mes émotions quand cet homme charmant s'est présenté. Il s'est incliné, m'a baisé la main, puis il m'a dit :

— Mademoiselle, je salue en vous mieux que la femme, la Française. Vous n'avez pas seulement bien joué, vous avez « servi ».

C'était trouvé, n'est-ce pas? Eh bien, je n'ai pas répondu, moi, je n'ai que l'esprit de l'alcove. Et puis les machines officielles ça me fait un peu comme la *Marseillaise*. J'ai senti que je rougissais et j'ai fait une révérence... Seulement j'ai réfléchi depuis et je comprends maintenant.

Alors je suis heureuse, très heureuse... J'ai du soleil plein le cœur. Cela fait une clarté chaude avec mille petites joies qui dansent dedans. Parfois, à un souvenir plus précis, toutes les petites joies font des bonds fous... Je me sens transformée aussi. On dirait qu'il y a en moi un je ne sais quoi, des blanches fragiles, des sentiments nouveaux qui ont encore besoin de soins... C'est intérieur. Je ne traduis pas bien... Je sens une vie qui m'habite, que j'ignorais jadis. J'entrevois des choses qu'autrefois je ne saisissais pas. Alors j'ai un grand bien-être, de la fierté, de la fierté surtout... Je ne suis plus une petite danseuse, je suis une artiste!

Oh! bien sûr, tu ris! Si tu crois que je m'en doute pas... Non, tu n'es pas chic, tu n'es pas chic! Tu ne comprends pas... Tu t'amuses de ce que je te dis mais si tu savais comme tout ça se transforme en moi en tendresse. Méchant, tu ne le mériterais guère!

Ne te moque pas mon petit. Evidemment il y a du décousu dans ma lettre et puis je suis sentimentale. Mais comment voudrais-tu que je sois autrement?...

Mais sais-tu ce dont je suis le plus heureuse? C'est que si je suis la Victoire, je suis surtout ta victoire, ta petite victoire à toi

TIRONS LES ROIS !

Qui sera roi de l'assemblée?
Le joyeux gâteau porte en soi
Une fève dissimulée;
Qui l'attrapera sera roi.
Soudain, voici qu'un cri s'élève
Répété par tous à la fois :

Il a la fève!
Il est le roi!

Il est le roi, le roi des plaines
Qui n'auront pas souffert en vain,
Le roi des revanches prochaines,
Le roi de Termonde et Louvain!...
Le grain pourrit, puis le blé lève
Plus dru, plus riche qu'autrefois....

Il a la fève!
Il est le roi!

Il est le roi, le roi des steppes!...
Un autre tisse les linceuls;
Lui, dans l'Europe qui s'encrepe,
Allume une aurore à lui seul :
C'est par lui que, vivant son rêve,
La Pologne reprend ses droits....

Il a la fève!
Il est le roi!

Il est le roi, le roi des îles!...
La mer sera rouge demain....
Les poissons sont germanophiles,
On va les gaver de Germain.
Ses vaisseaux ont quitté la grève
Poussés par un heureux norois....

Il a la fève!
Il est le roi!

Elle est la reine, elle est la femme
Plus âpre que l'homme aux combats,
Qui, pour vaincre le rétre infâme,
Mène le sanglant branlebas.
Elle s'appelle Geneviève,
Jeanne d'Arc ou Marianne au choix....

Elle a la fève!
Tirons les Rois!

JEAN BASTIA.



et rudement vibrante, va!... La Victoire en chantant... C'est mieux qu'en chantant que je t'ouvrirai mes bras à ton retour. Grand chéri qui as la veine d'être aimé par la victoire, mieux et plus simplement par

TA PETITE ZONZON.

P.-S.— Il me vient un scrupule. Peut-être as-tu peur de mes succès et que grisée par la gloire?... Ne crains rien, mon chéri, je ne pense qu'à toi... Et puis, réfléchis. La Victoire peut-elle sourire aux embusqués?

TA PETITE ZON FIDÈLE.

P. C. C. : LOUIS-LÉON MARTIN.

CHOSES ET AUTRES

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir... pourquoi l'expression « faire Charlemagne », que l'on appliquait jadis aux joueurs qui restent sur leur gain, est appliquée, depuis la fin d'août, aux Parisiens — pas à tous, à certains des Parisiens — qui sont allés à Bordeaux... ou ailleurs... mettre en sûreté leurs précieuses personnes et divers objets non moins précieux?



A propos de Charlemagne, un bruit court que le Kaiser aurait une piété singulière pour cet autre Kaiser à la barbe fleurie; et cette piété irait jusqu'à revendiquer, par les moyens coutumiers aux Allemands, disons par politesse : réquisitionner, tous les souvenirs, les moindres reliques de celui à qui Charles-Quint s'adresse en son monologue. Passionné de l'iconographie, de même que Victor-Emmanuel II l'est de la numismatique, notre Guillaume rechercherait principalement toutes les images, toutes les statues, tous les bustes du fils ainé de Pépin le Bref. Nous ne pouvons pas croire qu'il ait conçu le projet de faire transporter à Berlin, ou même à Aix-la-Chapelle, la statue qui orne la place de Notre-Dame, et il s'est contenté en effet de la faire bombarder par un Taube. Mais il guigne, dit-on, un autre Charlemagne plus portatif, et plus authentique, et son premier soin, en entrant à Paris, eût été de l'aller querir, dans un musée dont le nom nous échappe. Ah! que Guillaume II eût été attrapé si la bataille des Champs Catalauniques ne lui avait pas épargné une course inutile! Le Charlemagne en question avait émigré dès la première alerte. Il avait fait Charlemagne. Nous ne savons pas au juste quelle est la ville qui le recèle, mais nous en connaissons à peu près la latitude. C'est environ cette région de la France où l'on dit aux gens du Nord, en prenant l'apéritif :

— Vous en faites une guerre là-haut!



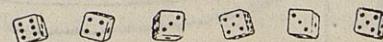
Autre déménagement.

Bruxelles possédait deux volets merveilleux de Van Eyck et deux merveilleuses copies de ces volets. On pouvait mettre les copies à côté des originaux, comme les fabricants de perles fausses les mélangeant sur le papier aux perles fines, et disent aux amateurs :

— Maintenant, choisissez.

Un expert s'y serait trompé. Cela n'est pas extraordinaire. Mais les marchands de tableaux eux-mêmes s'y trompaient.

Il n'est pas surprenant que Son Excellence monsieur le directeur des musées impériaux n'ait pas été plus malin; et depuis le mois dernier, les collections de l'Athènes de la Sprée comptent deux faux de plus. A la paix, nous ne ferons pas revenir tous les tableaux volés. Nous serons bons princes, nous leur laisserons ces deux-là.



Le roi de la fève. C'est Guillaume :

Pas Guillaume II, l'autre; celui de Wied, ou d'Albanie. Nous ne savions pas s'il était encore « Albanie » selon le protocole;

mais il nous a tiré lui-même de ce doute: il vient d'écrire qu'il ne renonce pas, et que, s'il a fui prudemment ses sujets bien-aimés, c'est afin de leur conserver un *m'bret*. C'est aussi pour reprendre son rang dans l'armée allemande et pour défendre sa patrie d'origine, qu'il met, comme on sait, *über alles*, au-dessus même de l'Albanie.

On dit que Guillaume, — le vrai, Guillaume II — a pour le *m'bret*, surtout depuis qu'il n'est plus *m'bret*, beaucoup d'amitié, et même une secrète considération; dont le motif est que Guillaume (de Wied) a refait l'Europe entière avec une désinvolture que les Hohenzollern lui envient. Il a palpé douze millions, sous prétexte de régner, et comme il ne règne pas, c'est la plus belle « escroquerie au trône » que nous ayons jamais lue dans l'histoire.

Il paraît aussi que Guillaume (II) fréquente Guillaume (de Wied) pour s'instruire. Le Kaiser, qui étudia jadis, afin de se l'approprier, le regard de Frédéric II, étudie la tête que fait un *m'bret* qui perd sa couronne. D'un *m'bret* à un puissant empereur, il y a de la marge, mais la tête de Guillaume (de Wied) est déjà une utile indication.

Le jour de l'Epiphanie, le Kaiser invita le *m'bret* à dîner. Il y avait des dames. Ils ont toujours des dames. Maximilien Harden s'était bien trompé. Espérons que c'est sa seule erreur, et que ses sinistres articles de la *Zukunft* recevront bientôt confirmation.

Il y avait donc des dames, et l'on tira les rois selon l'usage antique et solennel. Si une de ces dames avait eu la fève, tout aurait été pour le mieux: elle l'eût repassée à Guillaume (II); cela fait toujours plaisir, même quand on est empereur d'Allemagne, d'être roi de la fève par-dessus le marché, fût-ce roi de la fève consort. Mais le coupon de porcelaine échut à Guillaume (d'Albanie). Que signifie ce présage?

Le Kaiser, qui a beaucoup de littérature, beaucoup trop, regarda le roitelet de travers et murmura, à l'oreille de sa voisine :

— C'est le prince des sots.

Guillaume II est physionomiste.

On n'en a pas moins sablé le champagne, comme nous écrivions en nos chroniques parisiennes sous l'empereur Napoléon III, et même pendant les quarante-quatre premières années de la troisième république.



M. Henri Lavedan qui naguère a fait une si jolie série de dialogues sur « le lit », devrait bien aujourd'hui la compléter. Que de lits auxquels il n'a point songé, et que jusqu'en août dernier nous ignorions tous! Il y a là des sujets faits pour M. Lavedan, pour son talent aperçue et tendre, le seul d'âge présent qui sache sourire aux larmes.

Lit d'herbe, lit de chaume, lit de terre, hélas! trop souvent boueuse et détrempée, mais terre de France, la même qu'on défend ou que pied à pied on reconquiert, et sur qui, avec qui on couche, aux rares heures de sommeil et de repos.

Lit de neige! Là-bas, dans les plaines glacées de Pologne; plus près de nous, en Argonne, en Woëvre, sur les Hauts-de-Meuse, dans les cols des Vosges et dans les vallons de l'Alsace.

Et le sac de couchage! Sentez-vous tout ce qu'on pourrait écrire de bien sur les sacs de couchage?

Lit commun autour du poêle improvisé, au fond de la tranchée, où ils se serrent les uns contre les autres pour avoir moins froid. Litière de paille dans la grange abandonnée. Celui-ci est le lit de luxe, où l'on peut presque dormir — presque un lit. Tout ce qu'on demande, c'est que le toit ne soit pas trop souvent crevé par les obus, et que ce lit, comme ceux du quartier, ne soit pas mis en bascule par l'ennemi.

Et le brancard. Et sous la bâche grise, timbrée d'une croix rouge, le lit mouvant qui emporte le blessé. Et l'autre lit, avec de vrais draps, à l'hôpital. Quand ils le voient, si blanc, si désirable, ils s'attendrissent: c'est leur seule faiblesse. Ils murmurent, avec une admiration naïve :

— Oh! un lit!

Quelques-uns n'en ont pas vu depuis cinq mois! Ils n'oseraient pas s'y coucher si on ne les y couchait sans leur demander la permission. Et on n'a pas le temps de les border, ils dorment déjà. Ils dorment vingt heures, vingt-deux heures, vingt-quatre heures de suite. Et ceux qui n'étaient touchés que légèrement sont déjà presque guéris quand ils s'éveillent.

Nous avons des nouvelles de Candide. Il cultive toujours son jardin, dans la banlieue de Constantinople. Il mange des cédrats confits et des pistaches. Depuis plus de cent cinquante ans il n'a pas lu une gazette, mais il ne pouvait point se désintéresser de la guerre actuelle, où la Turquie, sa patrie d'adoption, est l'alliée de la Westphalie où il vit le jour. Il n'oublierait jamais qu'il est né au château de Thunder-tén-Tronck, d'où il a été chassé à grands coups de pied dans le derrière, mais qu'il a épousé Cunégonde après avoir tué le baron. Cunégonde n'était déjà plus trop fraîche quand il l'a épousée : jugez de ce qu'elle peut être, deux fois centenaire.

Un jeune icoglan fort bien fait, qui vient acheter des légumes à la métairie pour les cuisines du Grand Seigneur, apporte à Candide les communiqués de l'agence Wolff. Candide, qui a le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple, croit à ces communiqués parce qu'il ne croit pas qu'on puisse mentir, mais il les trouve peu vraisemblables, et Cacambo lui assure qu'ils sont tout plein de faussetés. Candide croit également Cacambo.

Pangloss a envoyé son adhésion au manifeste des quatre-vingt-treize, mais les quatre-vingt-treize, qui ne connaissent son nom que par Voltaire, ont pris cette signature pour une plaisanterie. Ils l'ont supprimée. C'est dommage : ils eussent été quatre-vingt-quatorze. Pangloss, qui aime la gloire, s'est senti piqué, mortifié ; mais il tient que tout est pour le mieux. Il se dispute quelque fois le soir avec son élève, tandis que la brise souffle du Bosphore ou de Marmara.

Candide réprouve les actions odieuses des Westphaliens. Pangloss les justifie par le raisonnement, mais d'ailleurs les nie.

— Je ne sais que trop (lui répond Candide) que les Westpha-

liens sont brutaux. J'en porte sur moi les témoignages, visibles encore après tant d'années. Je n'ai passé par les baguettes que deux fois, qui faisaient, comme vous savez, quatre mille coups, qui me découvrirent les muscles et les nerfs, et je ne recommençai d'avoir un peu de peau qu'au bout de trois semaines. Leurs procédés, dans les châteaux sont épouvantables. Cunégonde fut violée autant qu'on peut l'être...

— C'était le bon temps, interrompit la centenaire en minaudant d'une façon horrible.

— Monsieur le baron reprit Candide, eut la tête cassée, madame la baronne fut coupée en morceaux, et mon futur beau-frère traité précisément comme sa sœur.

— Je ne puis concevoir, interrompit encore Cunégonde, que vous osiez parler de mon frère après ce que vous lui avez fait.

— Je n'ai fait que le tuer, répartit Candide avec aigreur.

Pangloss, qui n'aime pas les scènes de famille, détournait celle-ci, en faisant l'apologie du viol, du pillage et de l'assassinat, qui sont évidemment nécessaires à l'harmonie universelle. Le sac de Louvain lui était assez indifférent, parce qu'il savait de source certaine que ses ouvrages ne se trouvaient pas dans la bibliothèque. Il déplorait l'incendie de la cathédrale de Reims, mais protestait que tous les « immeubles » de France ne valent pas les os d'un grenadier Westphalien. Enfin, il concluait que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles, et que tout sera encore mieux quand la Westphalie sera au-dessus de tout ; ce qui ne peut manquer d'arriver à bref délai, puisque la Westphalie a pour alliée la Turquie.

— Peut-être, dit Candide en prenant un arrosoir et en donnant un peu d'eau à ses jasmins et à ses roses, mais je me moque autant du roi de Westphalie que du Grand Turc, et il faut cultiver notre jardin.

JOUETS D'ÉTRENNES



LA TOUPIE DES ALLIÉS
Tonton international; plus on le bat, plus il ronfle.



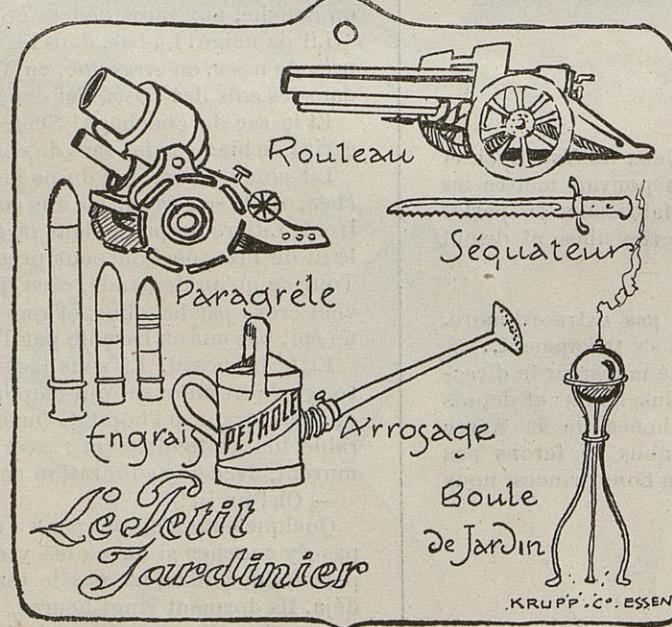
LE DIABLE DE LA PETITE MARIANNE :
« Coucou, le voilà ! »



LA TOUPIE AUSTROBOUCHE
(Jouet russe-serbe) vendu au rabais pour cause de fin de saison.



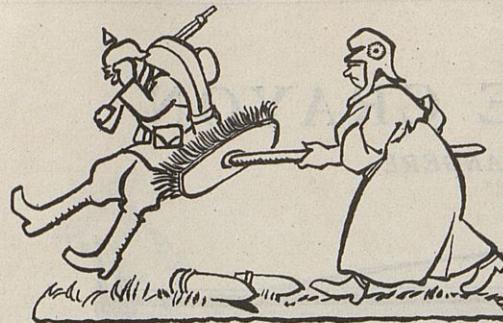
LA ROUTE DE CALAIS
Jouet hydraulique.



POUR APPRENDRE LA KULTUR AUX ENFANTS
Panoplie complète de jardinage civilisateur.



SUR LA VISTULE
Valse très lente.



LE COUP DE BALAI
Sujet à musique (militaire) et à répétition.



« TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE ! »
Jouet mécanique moral et instructif dédié au Congrès de la Paix.



LE PETIT « BRAS CROISÉ »
Personnage indémontable.



RAYON DES POUPEES ET MARIONNETTES
Les Ketdjes de Bruxelles (modèle spécialement prohibé par la censure allemande).



LE COLIS DU SOLDAT
Un chandail et beaucoup de baisers.

Depuis que le boulevard n'est plus, il était bien porté de blaguer les vieux parisiens qui croient que Paris commence à la Madeleine et finit au Gymnase, et qui aimeraient mieux mourir que de le quitter, fût-ce pendant la canicule.

Nous ne rirons plus d'eux. Ils ont mieux aimé en effet risquer — non peut-être de mourir — mais risquer les pires choses, et demeurer. Cependant, ils ne posent pas pour les héros. M. A.th.r M.y.r, dont nous avons tous remarqué la belle tenue, l'écrivait l'autre jour modestement, un peu ironiquement peut-être, dans *Le Gaulois* : « Héros ? nous n'avons pas eu le temps. Il ne s'est écoulé que quarante-huit heures entre les grands départs et la victoire de la Marne. »

M. A.th.r M.y.r est la bonne grâce et l'indulgence mêmes. Il a raison, puisque l'heure n'est pas venue de nous dire les uns aux autres des vérités. Mais nous souhaiterions que cette discréption élégante fût observée par tous, et que ceux qui reviennent ne témoignassent aucune fierté d'être partis, puisque ceux qui n'ont pas eu à revenir n'en témoignent aucune d'être restés. Nous souhaiterions que les personnes qui n'ont pas vu de leurs yeux l'admirable Paris d'il y a trois et quatre mois, eussent le bon goût d'épargner leurs critiques étourdies au Paris, fort admirable, de décembre.

Maintenant, pour bien juger Paris, il faut le comprendre et le connaître; pour le connaître, il faut en être; et vous n'ignorez pas qu'il y a des gens qui se disent parisiens, et qui ne sont pas du tout, oh! pas du tout parisiens. Fichre! non, pas du tout!

LES LIVRES

Alors qu'en Angleterre il ne cesse de paraître des livres, dont quelques-uns excellents, et qui ne concernent pas tous la guerre ou la politique, la librairie française chôme depuis cinq mois. Elle a tort. La guerre éveille d'ardentes curiosités et inflige aux gens même les plus occupés, de longues heures d'ennui. On n'a jamais eu autant besoin de bonnes lectures et le *Livre Jaune*, si passionnant qu'il soit, ne peut suffire à contenter tout notre appétit littéraire.

Parmi les rares ouvrages publiés en ces dernières semaines, en voici un qui sous un titre sévère : *La Campagne de 1914 en Belgique*, est très vivant et très attachant. N'ayez pas peur : vous

n'y trouverez point de dissertations historiques ou stratégiques, mais seulement des récits rapides, des visions colorées, des « reportages », écrits par un journaliste belge, M. Albert de Gobart, qui a assisté à toutes les péripéties de la conquête de son pays par les Allemands. Le livre n'a que cent cinquante pages, mais il est plein de faits, et sans déclamation, sans vainement sentimentalité il nous fait participer de la façon la plus émouvante au grand drame historique qui a été la préface de la guerre.

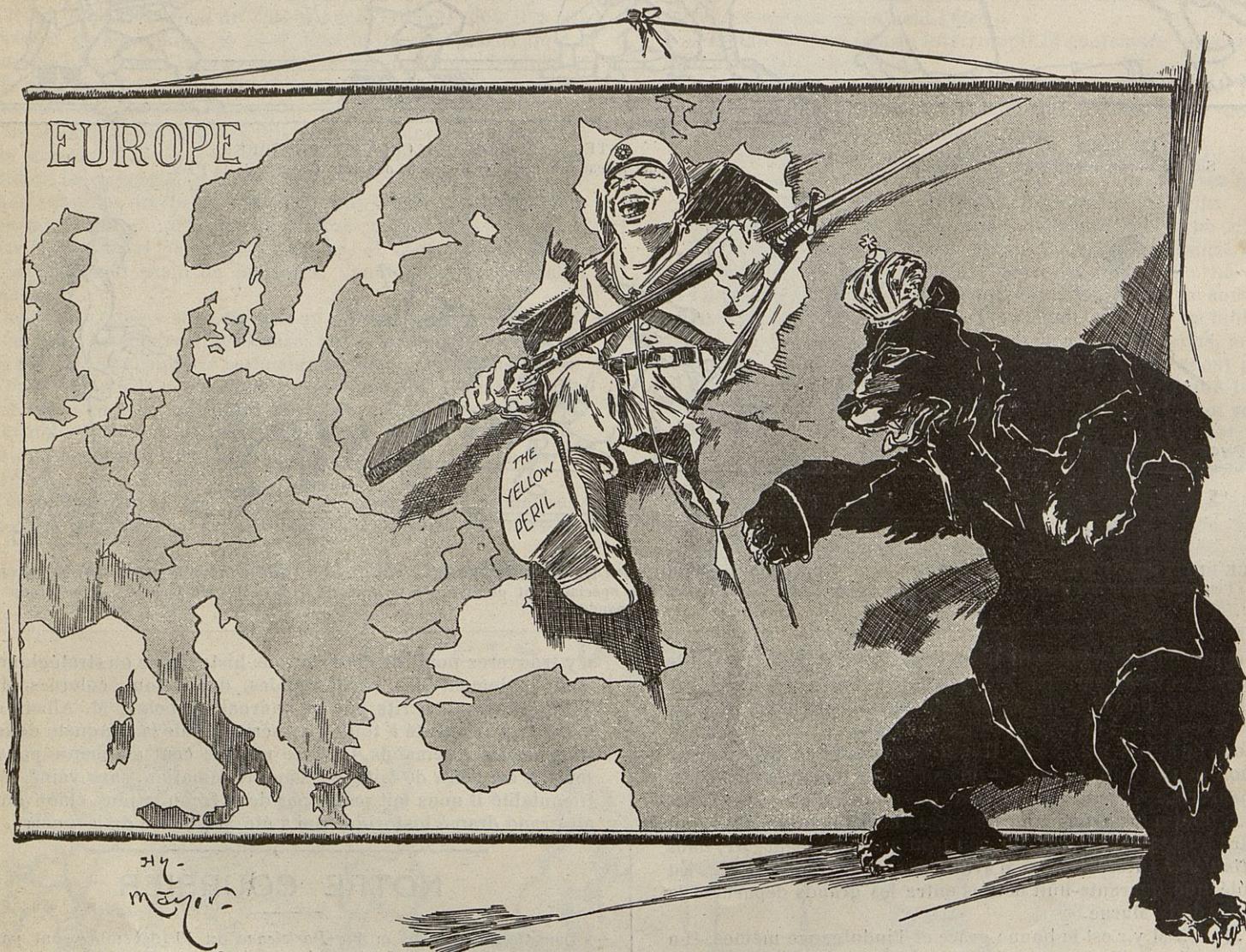
NOTRE COURRIER

Dans le numéro de la *Vie Parisienne* du 19 décembre, ont paru *Quelques métaphores militaires*, simples boutades illustrées, sans prétention et sans malice. Un de nos lecteurs, administrateur de l'*Inscription maritime*, attire notre attention sur un de ces dessins humoristiques, intitulé « Un gaillard d'arrière », et qui pourrait avoir chagriné les officiers du corps auquel il appartient. « Si parmi les administrateurs de l'*Inscription maritime*, nous écrit-il, il se trouve quelques *gaillards d'arrière*, soyez sûrs que c'est bien malgré eux et que leur vœu le plus cher serait d'être des *gaillards d'avant* ». Nous en sommes tout à fait certains; nous savons même que, dès le début des hostilités, près de la moitié des administrateurs de tous grades ont fait auprès du ministre de la Marine des demandes réitérées en vue d'être affectés à l'armée de terre. Qu'ils soient persuadés que notre jeu de mots ne renferme pas la moindre arrière-pensée concernant leur patriotisme : beaucoup d'entre eux ont déjà eu le bonheur de pouvoir en donner des preuves éclatantes et tous sont prêts à suivre l'exemple de ces vaillants *gaillards d'avant*.

La Vie Parisienne a eu l'honneur d'être prise à parti très violemment par les journaux allemands, et aussi par des journaux qui paraissent en Suisse, mais n'en sont pas moins allemands, eux aussi. Notre crime a été de nous être laissés duper par un photographe, qui justement est suisse, et qui nous a fourni des instantanés du Kaiser en nous certifiant qu'ils avaient été pris en Lorraine, alors que, paraît-il, ils ont été pris lors de l'inspection que Guillaume II fit, il y a quelque temps, de l'armée helvétique. Le *Berner Tagblatt*, qui, comme les autres journaux germaniques, s'efforce vainement de trouver dans les journaux français des preuves de déloyauté, voit dans notre erreur une fourberie insignie. Que sa joie soit gâtée par la franchise avec laquelle nous n'hésitons pas à reconnaître que nous avons été trompés. Ce qu'il y a de piquant c'est que les journaux allemands et germanophiles fulminent contre *La Vie Parisienne*, mais se gardent bien de souffler mot des périodiques italiens et espagnols (entre autres le *Nuevo Mundo*, de Buenos-Aires, numéro du 5 décembre 1914) dont la bonne foi a été surprise comme la nôtre.

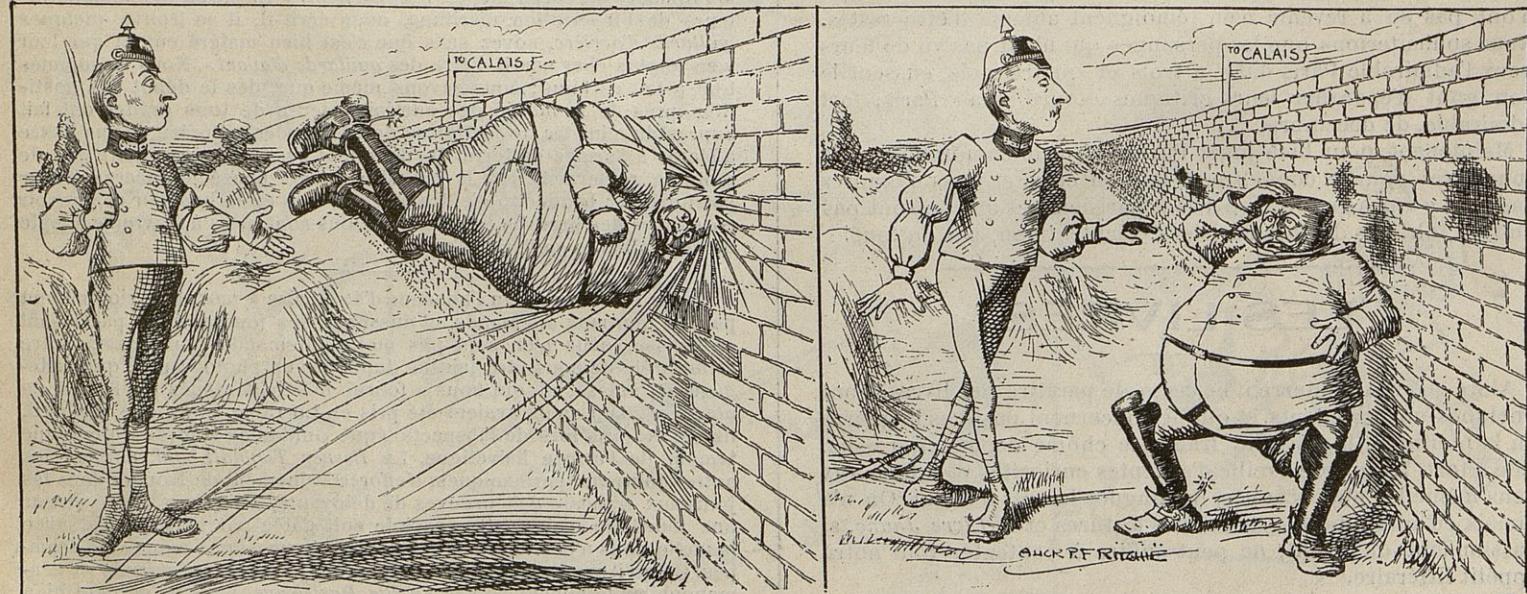
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LE PÉRIL JAUNE ou UN COUP DE THÉÂTRE QUI POURRAIT BIEN ARRIVER

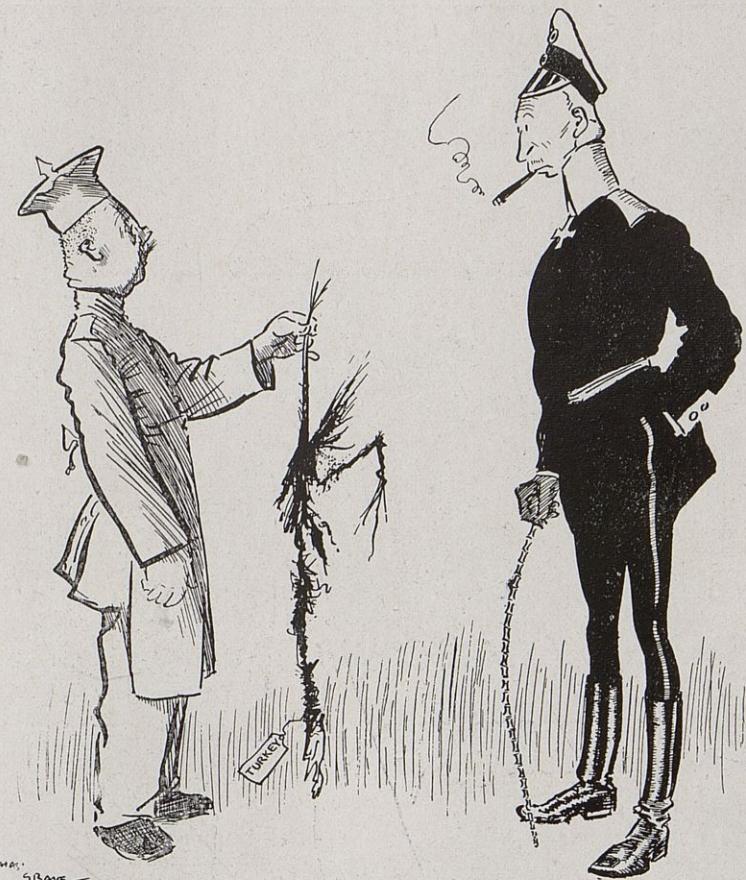
(Judge, de New-York.)



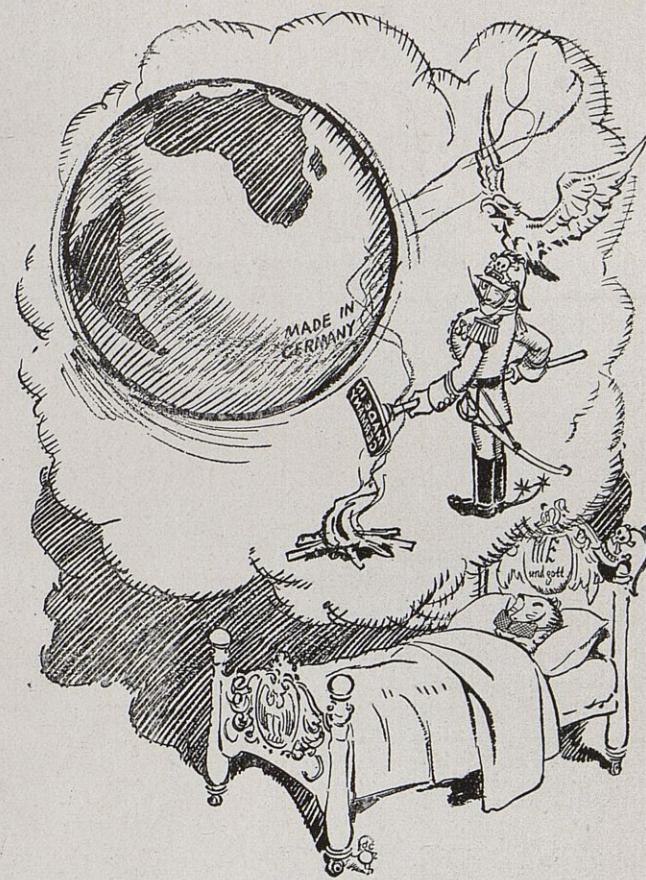
« On dit que, depuis la guerre, les cheveux du Kaiser ont blanchi. » — *Les Journaux.*

LE KRONPRINZ. — Allons, mon cher papa, il ne faut pas vous frapper comme cela!...

(Punch, de Londres.)



LE MAITRE-QUEUX au KRONPRINZ. — Altesse, voilà tout ce que j'ai pu trouver en fait de dinde pour le souper du réveillon.
(Le mot *turkey* signifie en anglais à la fois *dinde* et *Turquie*.)
(*The Taller*, de Londres.)



LE RÊVE DU KAISER
Faire du globe terrestre un jouet d'êtrennes pour ses enfants.
(*Life*, de New-York.)



GLOIRE IMMORTELLE A L'HÉROIQUE BELGIQUE!

(*Life*, de New-York.)

UNE BLANCHE VAUT DEUX NOIRS



...OU UN SANDWICH AU PAIN NOIR